

Robert Pogue Harrison : « Il existe un lien fondamental entre le monde de la poésie et la forêt »

Dans son essai intitulé *Forests : The Shadow of Civilization* (Forêts : l'ombre de la civilisation), Robert Pogue Harrison, professeur de littérature à l'Université de Stanford (États-Unis), explore les représentations ambivalentes de la forêt dans l'imaginaire occidental.

Comment s'est forgé le « paysage mental » de la forêt dans la pensée occidentale ?

La forêt a toujours eu une place ambivalente dans l'imaginaire culturel occidental. C'est d'abord le lieu des dangers, des errements et de la séparation d'avec le divin. Elle est barbare et animale, mais en même temps un lieu mystérieux et enchanteur. Elle est à la fois profane et sacrée. L'imaginaire occidental des forêts est marqué par ces oppositions très fortes.

Les sociétés antiques grecque et romaine venaient tout juste de quitter la forêt, de sorte que la notion de forêt en tant que lieu des origines était encore très présente dans leurs mythes. Elle était tantôt associée à l'« âge d'or », tantôt à la bestialité humaine. Cette parenté lointaine entre l'homme et l'animal est également illustrée par le mythe grec d'Actéon qui, parti à la chasse, se perd dans la forêt et voit la déesse de la forêt, qui le transforme en cerf.

Comment la représentation des forêts a-t-elle évolué ?

Tout a changé avec l'avènement du christianisme. L'Église, très sourcilieuse à l'égard des survivances du paganisme telles que l'adoration des dieux de la forêt, manifestait une certaine hostilité à l'égard de celle-ci. Mais en même temps, les saints s'y rendaient pour s'éloigner de la société humaine et trouver Dieu. Ainsi, dans la forêt, on peut descendre au niveau de la bête ou élever son âme et communier avec Dieu.

Au Moyen Âge, de nombreuses forêts étaient déjà soumises à la loi. Le mot forêt était à l'origine un terme juridique désignant un territoire dont le roi se réservait la jouissance par décret royal. Rien n'était plus choquant pour les paysans que de ne plus pouvoir pénétrer dans des forêts où le privilège de la chasse du roi et des nobles s'appliquait.

« Depuis l'Antiquité, la forêt est associée tantôt à l'« âge d'or », tantôt à la bestialité humaine

La forêt était aussi un lieu de non-droit, un asile pour les marginaux, les brigands, les poètes et les fous. Robin des Bois se cachait dans la forêt et luttait contre la corruption de la justice des villes. Dans les contes des chevaliers de la Table ronde, la forêt est un lieu d'initiation à une certaine idée de la virilité : les chevaliers y retrouvent la sauvagerie primitive qui fait d'eux des guerriers héroïques.

Lorsque le poète italien Dante se perd dans une forêt sombre au début de *La Divine Comédie*, elle peut être interprétée comme une allégorie du péché, de l'éloignement d'avec Dieu, des errements.

De ce bois sombre, Dante doit descendre en enfer puis gravir la montagne pour aboutir à une autre forêt. Celle-ci est en réalité le même espace que la forêt sombre, à ceci près qu'elle a été débarrassée de sa faune sauvage et qu'elle ressemble désormais à un parc domestiqué sous la tutelle de la Cité de Dieu. Là encore, la forêt se situe entre le sacré et le profane.

Au XVII^e siècle, le rationalisme s'est imposé avec l'idée que la méthode scientifique permettrait de surmonter l'ignorance et les superstitions du passé. Dans son *Discours de la méthode* (1637), le philosophe français René Descartes expose une méthode mathématique pour se rendre maître de la nature. Il dit la chose suivante dans sa célèbre analogie : si vous êtes perdu dans une forêt, vous devez avancer tout droit et vous finirez par en sortir. Même si ce n'est pas l'endroit où vous voulez aller, il est toujours préférable d'être à l'extérieur de la forêt plutôt qu'à l'intérieur.

Avec l'apparition du romantisme, vers la fin du XVIII^e siècle, la forêt est redevenue dans l'imaginaire un lieu de spiritualité, un lieu propice à la rêverie.

Comment la déforestation à l'œuvre aujourd'hui affecte-t-elle notre imaginaire collectif ?

Les forêts ont toujours constitué une limite très importante. Les lieux d'habitation étaient généralement délimités par la lisière d'une forêt. Elles délimitent un périmètre, une frontière. Que se passe-t-il lorsque cette limite n'existe plus ? La dispa-

rition des forêts provoque un sentiment de perte du lieu. Si la Terre entière devient une ville, pouvons-nous vraiment nous sentir chez nous dans un endroit sans limites ?

Les forêts sont également le refuge de la mémoire culturelle. Lorsqu'elles brûlent, les archives de la mémoire culturelle du lieu partent également en fumée. Cela revient à oblitérer la possibilité d'une résurgence de la mémoire culturelle. Les forêts activent spontanément des souvenirs anciens et préconscients.

Jusqu'à une période récente, nous avons associé la nature à une permanence à l'aune de laquelle nous pouvons mesurer notre séjour limité sur Terre. La nature était là avant nous et le serait après. Mais nous réalisons que l'histoire de l'humanité peut entraîner la chute d'un cadre que nous pensions stable et permanent. Songez au théâtre : dans la Grèce antique, les gens assistaient à des représentations théâtrales où la chute du héros, la tragédie, se produisait sur une scène en plein

air dont le décor immuable était constitué de montagnes et de la mer. Nous savons désormais que le décor lui-même, tout comme le héros sur scène, peut disparaître. Or, les forêts constituent le cadre le plus vulnérable de la nature.

Dans vos écrits, vous établissez un parallèle entre la littérature et les forêts en ce qu'elles sont le support d'une « perception en profondeur » du monde. La littérature est-elle menacée elle aussi de désertification ?

La littérature et les forêts sont étroitement liées. Les mythes, la religion et la littérature prouvent à l'évidence que le verbe poétique est associé à la forêt. Le *logos* – le langage au sens large – explore les limites de ce qui est dicible et de ce qui doit être dit poétiquement.

Avant d'entamer la rédaction de ce livre, j'ai rendu visite à Andrea Zanzotto, l'un des poètes italiens les plus impor-

tants de la génération d'après-guerre. Il vivait dans la région des Préalpes du nord de l'Italie, où le Montello abrite encore des forêts anciennes. Il nous y conduisait comme pour nous montrer d'où venait sa poésie. C'est alors que j'ai compris qu'il existait un lien génétique entre le monde de la poésie et le milieu forestier.

Je suis très préoccupé par l'éloignement croissant entre vie humaine et monde naturel, et je crains que la poésie ne devienne – ou ne soit déjà – la première victime de la disparition de ce lien immédiat. Une forêt est un endroit où l'on entre et où tout peut arriver. Il y a cette part de mystère, et une certaine forme de pénombre, d'obscurité. Avec la poésie, nous pouvons nous approcher de l'inconnu, de ce qui a disparu ou de ce qui s'est éloigné. Si cette source précieuse pour la poésie venait à disparaître, le langage risquerait de s'atrophier pour n'être plus que prosaïque, conceptuel et abstrait. Nous serions alors dans le désert. ■

